

## **B. Russell *Problèmes de philosophie***

### **Chapitre 1. APPARENCE ET RÉALITÉ**

Existe-t-il au monde une connaissance dont la certitude soit telle qu'aucun homme raisonnable ne puisse la mettre en doute? Cette question qui, à première vue, pourrait paraître simple, est en réalité l'une des plus difficiles. Lorsque nous nous serons rendu compte des obstacles qui s'opposent à une réponse spontanée et optimiste, nous serons sur la bonne voie en ce qui concerne l'étude de la philosophie; en effet, la philosophie est simplement une tentative pour répondre à des questions de ce genre, non pas à la légère ou dogmatiquement, comme on le fait pour les choses de la vie ordinaire, et même pour les questions scientifiques, mais en exerçant notre sens critique, après avoir examiné tous les éléments qui rendent de telles questions troublantes et après nous être rendu compte de toute l'incertitude, de toute la confusion que dissimulent nos idées courantes.

Dans la vie quotidienne, nous présumons certaines de nombreuses données; or, à l'analyse, elles se révèlent en réalité si pleines de contradictions manifestes que seule une réflexion suivie nous permet de définir ce qu'il nous est vraiment permis de croire. Dans notre recherche d'une certitude, il est naturel d'étudier en premier lieu notre réaction du moment et, en un sens, nous pouvons sûrement en tirer quelque connaissance. Mais toute affirmation concernant la nature de ce que notre vécu empirique immédiat nous fait connaître a de fortes chances d'être erronée. Ainsi, il me paraît qu'en ce moment je suis assis sur une chaise devant une table d'une forme particulière, sur laquelle je vois des feuilles de papier couvertes d'écriture ou de caractères d'imprimerie. En tournant la tête je vois par la fenêtre des maisons, des nuages et du soleil. Je crois que le soleil est distant de la terre d'environ 149 millions de kilomètres, que c'est un globe de feu, de nombreuses fois plus gros que la terre, et que, à cause de la rotation de celle-ci, le soleil se lève chaque matin, et qu'il en sera ainsi pendant un temps indéterminé. Je crois que, si une autre personne normale entre dans la pièce où je me trouve, elle verra les mêmes chaises, les mêmes tables, les mêmes papiers et les mêmes livres que moi; et que la table que je vois est la même que celle que je perçois en y appuyant mon bras. Tout cela semble si évident qu'il est presque inutile d'en parler, sauf s'il s'agit de répondre à quelqu'un qui mettrait en doute ma connaissance. Pourtant, de cela on peut douter raisonnablement, et toutes ces assertions demandent à être minutieusement discutées si nous voulons être sûrs que nous les avons faites sous une forme absolument véridique.

Pour bien faire comprendre le problème, concentrons notre attention sur la table. Pour l'œil, elle est rectangulaire, brune et luisante, pour le toucher, sa surface est polie, froide et dure; lorsque je la frappe de la main, elle rend un son de bois. Tout autre que moi, s'il voit et palpe et entend la table, sera d'accord avec la description que j'en fais; on pourrait donc penser qu'il n'y a là aucun problème. Mais dès que nous essayons d'être plus précis, nos difficultés commencent. Même si je crois que la table est "réellement" de la même couleur en toutes ses parties, les parties qui réfléchissent la lumière paraissent beaucoup plus colorées que les autres et certaines parties paraissent blanches par un effet de réflexion de lumière différent. Je sais encore que, si je me déplace, ce seront d'autres parties qui réfléchiront la lumière de sorte que l'apparente distribution des couleurs sera modifiée. Si donc

plusieurs personnes regardent la table au même moment, il n'y en aura pas deux qui verront les couleurs de la même façon, car il n'y en aura pas deux qui verront la table exactement sous le même angle et toute différence d'angle transforme la façon dont la lumière est réfléchi.

Dans la pratique, ces différences sont sans intérêt, mais pour un peintre, par exemple, elles sont d'une importance capitale; le peintre doit perdre l'habitude de penser que les choses se présentent à l'œil sous l'apparence de leur couleur "réelle", à savoir celle que le sens commun leur attribue, il doit apprendre à voir les choses exactement comme elles se manifestent à lui. Voilà précisément le commencement d'une des distinctions qui constituent l'un des plus graves problèmes philosophiques, la distinction à établir entre l'"apparence" et la "réalité", entre ce que les choses semblent être et ce qu'elles sont vraiment. Le peintre veut reproduire l'apparence des choses, l'homme réaliste et le philosophe veulent savoir ce que sont réellement les choses, mais le désir du philosophe est plus intense que celui de l'homme réaliste et la conscience des difficultés que soulève la recherche d'une réponse adéquate au problème l'inquiète encore davantage.

Revenons à notre table: d'après ce que nous avons constaté, il est évident qu'il n'y a pas de couleur précise unique qu'on puisse lui attribuer, ni même qu'on puisse attribuer à l'une quelconque de ses parties: la table paraît être de couleurs diverses, selon les divers angles sous lesquels on la regarde et il n'y a aucune raison de considérer telle ou telle nuance comme étant celle qui appartient véritablement à la table. Et même à supposer qu'on la regarde sous un angle donné fixe, d'autres variations peuvent se produire: nous savons que la lumière artificielle change les couleurs, qu'un daltonien ou quelqu'un portant des verres bleus voit d'autres teintes et que l'obscurité supprime les couleurs, même si au toucher et à l'ouïe la table reste la même. La couleur n'est donc pas inhérente à la table, mais dépend à la fois de la table, de celui qui la voit et de la façon dont la lumière arrive sur la table. Quand, dans la vie quotidienne, nous parlons de la couleur de cette table, nous voulons seulement parler de la couleur en gros que semblera posséder ce meuble à toute personne normale qui la verra sous un angle normal et dans des conditions normales d'éclairage. Toutefois, les autres couleurs qui apparaissent dans des conditions différentes ont tout autant droit à être jugées réelles; en conséquence, pour être impartial, il nous faut convenir que, considérée dans son ensemble, la table n'a pas de couleur qui lui soit propre.

On peut dire la même chose à propos de la texture. On peut, il est vrai, discerner à l'œil nu le grain du bois, mais dans l'ensemble, la table paraît avoir une surface lisse et polie. Si nous la regardions au microscope, nous discernerions les rugosités du bois, ses creux et ses élévations et toutes sortes de détails qui ne se voient pas à l'œil nu. Lesquelles de ces choses sont la table "réelle" ? Nous sommes évidemment tentés de dire que les renseignements fournis par le microscope sont plus réels, mais un autre instrument plus puissant nous offrirait une autre vision du bois. Alors, si nous ne pouvons nous fier à ce que nous voyons à l'œil nu, pourquoi faire confiance au microscope ? Et voilà ébranlée la confiance que nous avons au départ dans le témoignage de nos sens.

Quant à la *forme* de la table, elle ne nous offre pas une position plus assurée. Nous avons tous l'habitude d'émettre des jugements définitifs concernant les formes

"réelles" des choses qui nous entourent et nous le faisons de façon si irréfléchie que nous en venons à croire que nous voyons véritablement les formes réelles. Mais en réalité, une chose donnée présente une forme qui varie selon l'angle sous lequel on la regarde; c'est ce que nous devons tous apprendre si nous tentons de faire du dessin. Si notre table est "réellement" rectangulaire, de presque tous les points elle nous apparaîtra comme présentant deux angles aigus et deux angles obtus; si les côtés opposés sont parallèles, ils nous apparaissent comme s'ils convergeaient vers un point éloigné; s'ils sont d'égale longueur, ils apparaissent comme ayant le côté le plus proche plus long que l'autre. De tout cela, on ne s'aperçoit pas habituellement en voyant une table, parce que l'expérience nous a appris à construire la forme "réelle" de la table en partant de la forme apparente, et la forme "réelle" est ce qui nous intéresse, du point de vue des considérations pratiques. Mais la forme "réelle" n'est pas ce que nous voyons, c'est quelque chose que nous inférons de ce que nous voyons. Et ce que nous voyons change constamment de forme à mesure que nous nous déplaçons dans la pièce où se trouve la table; nos sens ne semblent par conséquent pas nous renseigner avec vérité au sujet de la table elle-même, mais seulement à propos de l'apparence de cette table.

Des difficultés analogues surgissent à propos du toucher. Il est exact que la table procure en tout temps une sensation de dureté et nous sentons qu'elle résiste à la pression; cependant, la sensation ressentie dépend de la force de notre pression et aussi de la partie du corps qui exerce cette pression. Ainsi les diverses sensations causées par des pressions d'ordre divers ou exercées par diverses parties du corps ne peuvent être considérées comme décelant *directement* une propriété définie inhérente à la table; ces sensations ne sont tout au plus que les *signes* d'une propriété qui, peut-être, *cause* toutes les sensations, mais qui n'est en fait manifeste dans aucune d'elles. Ce même raisonnement s'applique avec encore plus d'évidence aux sons qu'on obtient en frappant la table.

Il devient donc évident que la table réelle, s'il en existe une, n'est pas celle dont nous avons la perception immédiate par l'entremise de la vue, du toucher ou de l'ouïe. La table réelle, s'il y en a une, n'est pas du tout *directement* connue par nous, mais doit être inférée à partir de ce que nous connaissons immédiatement. En conséquence, deux questions se posent aussitôt, et deux questions auxquelles il est difficile de répondre: — 1 ) Existe-t-il une table réelle ? — 2) Si oui, quelle sorte d'objet peut-elle être ?

Pour nous aider à élucider ces questions, il est bon de choisir quelques termes dont la signification soit claire. Appelons donc "témoignages sensoriels" ce qui est immédiatement connu dans la sensation, c'est-à-dire les couleurs, les sons, les odeurs, les duretés, les rugosités, et ainsi de suite. Donnons le nom de "sensation" à notre prise de conscience directe de ces choses-là. Par exemple, lorsque nous voyons une couleur, nous avons une sensation de cette couleur, mais la couleur même est un témoignage sensoriel et non une sensation. La couleur, c'est ce *dont* nous prenons conscience immédiatement et c'est cette prise de conscience qui constitue la sensation. Il est évident que nous ne pouvons connaître quoi que ce soit à propos de la table si ce n'est par le truchement des témoignages sensoriels (la couleur brune, la forme rectangulaire, la surface lisse) que nous associons à la table; mais pour les raisons déjà énoncées, nous ne pouvons pas dire que la table est *constituée* par ces témoignages des sens, ni même que ces témoignages sensoriels

sont par eux-mêmes des propriétés inhérentes à la table. Un problème se pose ainsi qui est celui des relations existant entre les témoignages sensoriels et la table réelle, à supposer qu'une telle chose existe.

Nous appellerons la table réelle, en admettant son existence, un "objet physique". Il nous faut donc étudier les rapports existant entre les témoignages sensoriels et les objets physiques. Ceux-ci prennent dans leur ensemble l'appellation collective de "matière". Ainsi, les deux questions qui se posent à nous peuvent être reformulées de la manière suivante:

La matière existe-t-elle?

Si oui, quelle est sa nature?

Le philosophe qui, le premier, proposa une brillante argumentation à l'effet que les objets immédiats de nos sens n'existent pas indépendamment de nous fut Berkeley (1685-1753). Ses *Trois dialogues entre Hylas et Philonoüs en opposition aux Sceptiques et aux Athées* s'efforcent de prouver que la matière n'existe pas et que le monde n'est constitué que par les esprits et les idées. Hylas, dans l'ouvrage de Berkeley, a jusqu'alors cru à la matière, mais il ne peut résister aux arguments de Philonoüs, qui l'accule sans merci à des contradictions et à des paradoxes, si bien qu'à la fin, lorsque Hylas reconnaît l'inexistence de la matière, son acquiescement semble presque procéder du simple bon sens. Les arguments présentés sont de valeurs diverses, certains étant importants et solides, d'autres confus ou jouant sur les mots. Berkeley garde cependant le mérite d'avoir montré que l'existence de la matière peut être niée sans absurdité et que, s'il y a des choses, quelles qu'elles soient, qui existent indépendamment de nous, elles ne peuvent être les objets immédiats de nos sensations.

Lorsque nous nous demandons si la matière existe véritablement, nous nous posons en réalité deux questions différentes qu'il est important de bien distinguer. Nous entendons ordinairement par "matière" quelque chose qui est opposé à l'"esprit", quelque chose que nous concevons comme occupant un certain espace et comme étant totalement incapable de toute pensée et de toute conscience. C'est surtout en ce sens que Berkeley nie l'existence de la matière; il ne nie pas que les témoignages sensoriels habituellement pris par nous comme signes de l'existence de la table soient vraiment des signes de l'existence de *quelque chose* indépendant de nous; ce qu'il nie, c'est que ce quelque chose soit d'un autre ordre de réalité que celui de l'esprit, qu'il soit ni esprit ni idées formées par quelque esprit. Il admet qu'il doit bien y avoir quelque chose qui continue d'exister quand nous sortons de la pièce où nous l'avons vu, ou quand nous fermons les yeux; ce que nous nommons "voir la table", selon Berkeley, nous fournit bien une raison valable de croire en l'existence de quelque chose qui subsiste, même quand nous ne le voyons pas; mais il croit que ce quelque chose ne peut être radicalement différent par sa nature de ce que nous voyons et qu'il ne peut guère être totalement indépendant de la vision, bien qu'il doive être indépendant de *notre* vision. Ainsi, Berkeley est conduit à considérer la table "réelle" comme une idée existant dans l'esprit de Dieu. Une telle idée possède comme il se doit la permanence et l'indépendance à notre égard sans être pour autant — comme le serait la matière autrement — tout à fait inconnaissable, dans le sens que nous soyons réduits à l'inférer sans pouvoir en faire l'expérience directe et immédiate.

Depuis Berkeley, d'autres philosophes ont également enseigné que, même si l'existence de la table ne dépend pas du fait que je la vois, elle dépend bel et bien du fait d'être vue (ou perçue par l'entremise d'autres sens) par *quelque* esprit — pas nécessairement l'esprit de Dieu, mais aussi, comme on l'a soutenu plus souvent, la totalité de l'esprit collectif de l'univers. Ces philosophes avancent cette thèse, comme le fait Berkeley, principalement parce qu'ils pensent qu'il ne peut exister rien de réel (ou en tout cas rien qu'on sache être réel), si ce n'est les esprits, leurs pensées et leurs sentiments. Nous pourrions résumer l'argumentation qu'ils présentent à peu près comme suit: "Tout ce qui peut être conçu est une idée dans l'esprit de la personne qui le conçoit; en conséquence, rien ne peut être conçu si ce n'est des idées dans chaque esprit; donc toute autre chose est inconcevable et ce qui est inconcevable ne peut exister."

A mon avis, une telle argumentation est fallacieuse, mais, bien entendu, ceux qui la soutiennent ne la présentent pas aussi brièvement, ni aussi brutalement. Quoi qu'il en soit, valable ou non, c'est une argumentation qui a été fréquemment exposée sous une forme ou sous une autre, et de très nombreux philosophes, peut-être la majorité, ont enseigné qu'il n'existe rien de réel si ce n'est des esprits et leurs idées. Ces philosophes sont appelés "idéalistes". Lorsqu'ils en viennent à vouloir expliquer la présence de la matière, ils déclarent, comme Berkeley, que la matière n'est rien d'autre qu'une collection d'idées, ou alors ils affirment, comme Leibniz ( 1646-1716), que la matière, ou ce qui apparaît comme telle, est en réalité constituée d'esprits plus ou moins rudimentaires.

Mais ces philosophes, tout en niant l'existence de la matière en tant qu'opposée à l'esprit, n'admettent pas moins dans un autre sens la réalité de la matière. Rappelons que nous nous sommes posé deux questions: 1 ) Existe-t-il une table réelle ? 2) Si oui, quelle sorte d'objet peut-elle être ? Or, Berkeley, comme Leibniz, admet qu'il y a une table réelle, mais Berkeley l'assimile à un certain nombre d'idées dans l'esprit de Dieu et Leibniz à un regroupement d'âmes individuelles. Ainsi tous deux répondent affirmativement à notre première question et ne sont en désaccord avec les vues du commun des mortels que par la façon dont ils répondent à notre deuxième question. En fait, presque tous les philosophes semblent d'accord pour convenir qu'existe une table réelle: ils admettent presque tous que, quelle que soit la mesure dans laquelle nos témoignages sensoriels (couleur, forme, poli des surfaces) peuvent dépendre de nous, ils indiquent cependant que quelque chose existe indépendamment de nous, quelque chose qui diffère peut-être complètement du témoignage de nos sens, mais qui doit être tout de même regardé comme la cause de ces témoignages et qui se produit chaque fois que nous nous trouvons dans les conditions requises, en présence de la table.

Évidemment, le point sur lequel les philosophes sont d'accord (à savoir qu'il y a une table *réelle* quelle que puisse être sa nature) est d'une importance vitale, et il sera profitable d'examiner quelles raisons il peut y avoir de nous rallier à cette opinion avant de passer à la seconde question celle de la nature de la table réelle. Notre prochain chapitre sera consacré aux raisons sur lesquelles on peut se fonder pour supposer qu'existe une table réelle.

Avant de continuer notre étude, il sera bon de récapituler les points acquis jusqu'à présent. Voici donc nos conclusions actuelles: prenons un objet ordinaire quelconque

que nous présumons pouvoir connaître par l'intermédiaire de nos sens; ce que nos sens nous apprennent *immédiatement* n'est pas vrai de l'objet, puisqu'il est séparé de nous ["*apart from us*"] mais vrai seulement de certains témoignages sensoriels qui, autant qu'on puisse en juger, dépendent de la relation établie entre nous et l'objet. En conséquence, ce que nous voyons et sentons directement n'est qu'"apparence", apparence que nous tenons pour le signe d'une "réalité" latente. Toutefois, si la réalité n'est pas conforme à l'apparence, possédons-nous un moyen de savoir qu'il y a même une réalité quelconque ? Et si oui, disposons-nous d'un moyen pour découvrir en quoi consiste cette réalité ?

De tels problèmes sont déconcertants et il est difficile d'admettre que même les hypothèses les plus bizarres peuvent être justes. Ainsi, notre table qui, jusqu'à présent, n'a suscité en nous que de vagues interrogations, est soudain la cause de problèmes aux solutions surprenantes. La seule chose dont nous soyons sûrs, c'est que cette table n'est pas réellement ce qu'elle paraît être. Au delà de ce modeste résultat, au point où nous en sommes, nous pouvons nous permettre toutes les conjectures. Leibniz nous dit que cette table est formée d'âmes individuelles réunies en une communauté ["*community of souls*"]; Berkeley affirme qu'elle est une idée divine; la science aux vues réalistes à peine moins étonnantes nous apprend que cette table est un énorme amas de particules électriques violemment agitées.

Devant ces solutions surprenantes, le doute s'élève et suggère que la table n'existe peut-être pas du tout. La philosophie, si elle ne peut *répondre* effectivement à toutes les questions que nous voudrions poser, est au moins capable de poser des questions qui accroissent en nous l'intérêt que suscite le monde; nous pouvons ainsi soupçonner les merveilleuses possibilités que recèlent les choses les plus ordinaires de la vie quotidienne.